

Jack

Je goûtais la plus belle des lumières, celle des petits matins d'hiver ensoleillés et glacés. Peut-être qu'il faut avoir froid pour remarquer la netteté des contours, la présence discrète des couleurs, leur équilibre parfait, leur soudaine évidence.

Jean-Bernard Pouy – La récup'

Depuis plusieurs semaines, la neige avait fait son apparition et couvrait les reliefs jusqu'aux abords des routes. Je veillais à rester en deçà de la vitesse autorisée. Ce n'était pas la crainte de glisser. Rouler doucement faisait partie de la quête : avant d'arriver, j'avais besoin d'être acquis au paysage. Incongru, le ruban gris de la chaussée s'insinuait au creux d'un édredon ondulant et immaculé. Sans limites. Un peu plus au loin, les sapins noirs poudrés de neige remontaient jusqu'aux flancs des sommets, eux aussi d'une blancheur parfaite. J'étais subjugué par la beauté des jours d'hiver ensoleillés et leur lumière si particulière.

Il y avait déjà quelque temps maintenant, j'avais fait une chose qui ne me ressemblait guère (la solitude, sans doute, m'incitait à innover). J'avais publié sur un site bien connu ceci : « Écrivain, je vous propose de rédiger vos mémoires. Un évènement qui mérite de ne pas sombrer dans l'oubli ? Toute une vie qui demande à laisser une trace ? Je viens à votre rencontre et passe avec vous les heures utiles pour coucher sur le papier vos souvenirs. » Mon annonce resta plusieurs semaines sans réponse, et je n'en fus pas surpris. Moi-même, je n'aurais jamais donné suite à une telle offre.

Mais un matin, je reçus enfin un premier message. Et d'autres lui succédèrent.

Jack était tourneur sur bois en Savoie. Il n'avait pas l'air totalement emballé ; moi, j'avais du mal à cacher mon enthousiasme. J'insistais :

– Offrez-moi le gîte et le couvert, je ne vous demanderai rien de plus

Rendez-vous fut pris pour une première séance, début janvier. J'arriverais à l'heure du déjeuner, je pourrais passer l'après-midi à observer mon hôte dans son atelier, et le soir venu, nous aurions tout loisir d'évoquer les

souvenirs de Jack. Sur le trajet qui me conduisait à Aussois, j'écoutais le concerto n° 4, en *fa* mineur, L'Hiver, *allegro ma non molto*. La musique classique avait fait irruption dans ma vie depuis peu. J'avais suivi les conseils qui m'avaient été donnés et acquis une série d'albums. Au deuxième mouvement, *largo*, la route dessina une ample courbe et le village apparut, peinant à se hisser hors de la vaste étendue blanche.

Je n'éprouvais aucune difficulté à trouver l'atelier posé en plein cœur du bourg. Une belle enseigne gravée dans une planche massive annonçait « Jack Le Tourneur ». Je poussais la porte. Sur un poêle installé à une extrémité de la pièce, mijotait un plat dont les arômes de vin et d'épices emplirent immédiatement mes narines. L'odeur du bois et de la résine chauffée par la taille ne vint qu'ensuite. L'artisan était penché sur son tour, guidant d'une main sûre une gouge sur une ébauche entraînée à grande vitesse. Les copeaux volaient autour de lui et s'amoncelaient à ses pieds. M'avait-il entendu entrer, malgré la stridence de sa machine ? Il ne s'arrêta que lorsque sa tâche fut terminée. Je crus nécessaire de me présenter. Paul Birman,

l'écrivain. Il me fixa de ses yeux très clairs, l'air étonné. Qui d'autre viendrait qu'il ne connaîtrait pas ? Habitué aux longues heures de solitude, il désigna d'un large geste du bras les lieux, invitant à la découverte, sans piper mot. Il était plus grand que moi, plus très jeune, mais aucune fatigue ne marquait ses traits et son corps. Il portait une barbe et ses longs cheveux attachés avaient la même teinte argentée. Il reprit ses outils. Je me calais dans un coin.

À l'heure du déjeuner, dans une salle moins exposée à la sciure, Jack nous servit de belles assiettes de diots accompagnés d'un gratin de crozets. J'avais posé mon dictaphone sur la table. J'avais redouté d'avoir à le convaincre, et finalement, il se raconta sans retenue.

Aîné et seul garçon au milieu de quatre filles, il n'avait pu échapper à son destin : son père ne lui avait laissé d'autre choix que d'apprendre l'art de tourner hêtres, charmes et buis. Adolescent, il s'était tout de même engagé dans une école militaire, mais il manquait de discipline et renonça. Il revint donc dans son village, et plutôt que de se résigner, il s'appliqua à comprendre ce qui avait bien pu procurer une telle passion chez son père, son grand-père, et

tous les pères de ses ancêtres. Et il sut : le choix du bois, la magie de la taille, l'odeur des essences, celle des laques, le bonheur de la création.

Le travail recommença pour tout l'après-midi, sans interruption. Je détaillais les gestes de l'homme de l'art. J'avais demandé l'autorisation de prendre des photos. Jack exigea seulement qu'il n'y ait pas de gros plans sur son visage. Avant que la nuit ne tombe, il arrêta ses activités et m'emmena dans les rues du village. Il faut s'imprégner de notre atmosphère pour comprendre, Paul ! Mais, au creux de l'hiver, elle était tellement feutrée – un corbeau ne s'y serait pas risqué – qu'un sentiment de profonde solitude m'empoignait.

Au crépuscule, nous grimpâmes à l'étage, au-dessus de l'atelier. Jack alluma plusieurs lampes. Sur le même conduit que celui du bas, un autre poêle réchauffait la pièce. La maison était accueillante, ses volumes généreux. Aucun plafond n'empêchait la vue sur la superbe charpente. Du bois partout, bien sûr, et des tissus aux trames et couleurs variées ajoutaient une touche féminine. Une grande table, dont le